

« Voulez-vous tchatcher avec les sauvageons ?

»

Qui sont ces sauvageons¹ dont on parle tant ? S'agit-il seulement de plus jeunes hôtes de banlieues, contrées si mal connues qu'on y dépêchait plusieurs missions exploratoires officielles ? Le mot marque à lui seul beaucoup de flou. Dans *sauvageon* il y a du diminutif sympathique et même un léger accent de tendresse. Du bon sauvage en somme. Mais on y devine aussi de l'inconnu mal domestiqué, de l'inquiétant, voire du barbare... Les droits de ces « sauvageons » continuent leur percée dans les mentalités et les pratiques sociales pour faire de ces petits l'archétype de la victime abandonnée aux prédatons d'une vie sociale de plus en plus risquée. L'enfant est le paradigme moderne d'une pureté native et vulnérable, d'une innocence incorrompue, parente éloignée du bon sauvage d'autrefois, celui que la société n'a pas encore pollué. Et, cependant, l'opinion publique n'a jamais été aussi désemparée devant la recrudescence de la délinquance juvénile et l'effondrement progressif de sa moyenne d'âge. Rien ne serait pire que de jeter l'anathème ou de s'isoler dans une observation niant la complexité des problèmes posés. Les causes sont connues : déracinement des familles, destruction des foyers, chômage, précarité, perte de repères. L'ascenseur social est en panne ; la télé mouline ses séries meurtrières et ses jeux débiles. La fausse morale de tout ça : « y'a pas d'avenir ». Pour exister, il faut consommer. « Pour être comme les autres, il me faut des marques », nous a déclaré Naoum, un petit caïd tout de Nike vêtu.

Nous avons raison d'être en colère parce que notre quartier détient des records de chômage bien plus élevés que la moyenne nationale. Parce que ces jeunes qui soutiennent les poteaux au pied d'immeubles sont le symbole de la pire détresse. Parce que les lieux de vie, de convivialité et de loisirs n'existent pas et que cela augmente la solitude de chacun. Parce que les écoles ne disposent pas de moyens suffisants pour réaliser un travail éducatif performant. Parce que les logements sont désertés par les habitants qui peuvent souvent déménager. Parce que ceux qui travaillent dans les associations ou les services publics ne sont pas écoutés et subissent des pressions pour qu'ils se taisent, nous fait remarquer un observateur engagé.

¹ Mot d'origine arboricole utilisé par l'actuel Ministre de l'intérieur français lors de l'agression perpétrée contre une boulangère par un jeune délinquant d'origine étrangère.

Ce malaise est pluriel et chacun selon la place qu'il occupe dans ce quartier le vit de façon différente. On voit arriver des gosses qui manifestent une violence extrême. Certains confondent le réel et le virtuel. Ils vivent dans l'instant, mélangent les générations. La violence verbale et physique est d'abord une affirmation de soi ; dans les banlieues, faubourgs d'hier, qu'on dépeignait avec la même crainte qu'aujourd'hui, composées de populations issues du double déracinement provoqué par l'exode rural et l'expulsion des centres-villes « *des classes laborieuses, classes dangereuses* », la classe ouvrière, marquée par l'affrontement avec l'État, a peu à peu, chômage aidant, laissé la place à un vide immense où seul le sentiment d'une inutilité sociale marque les esprits et les comportements. La mise en cause des mineurs fauteurs de trouble n'est pourtant qu'un des moindres obstacles à franchir. Il en est un autre, qui paraît insurmontable : la reconnaissance de la dérive de certains jeunes nés de l'immigration. Pour les bonnes âmes, *l'immigration n'a jamais été considérée comme un problème*.

L'économie souterraine est certes d'abord un système de subsistance, mais c'est aussi un modèle d'identification avec ce que la société définit comme la réussite. La recherche de vêtements de marque, l'utilisation des moyens modernes de télécommunications, la délimitation de territoires sans contrôle (les plus tranquilles n'étant pas systématiquement les plus sûrs), sont l'expression de cette nouvelle identité que veulent se donner ceux qui refusent une exclusion culturelle insupportable. Mais cette victimation sociale, qu'il faut savoir analyser et comprendre, ne saurait justifier la victimation par la violence exercée sur les personnes, en général issues de mêmes quartiers et connaissant les mêmes difficultés. Il faut savoir reconnaître ces victimes et ne pas s'arrêter à la réflexion générale sur les causes de la violence sociale.

Faut-il aller plus loin ? Supprimer les allocations familiales aux parents de mineurs délinquants, comme le préconisent certains ? La loi le prévoit déjà en partie. Ainsi en 1997, la Caisse d'allocations de la Haute Garonne a-t-elle suspendu le versement des « allocs » à sept familles, toutes arabes : leurs enfants n'allaient pas régulièrement à l'école. Le versement des prestations est soumis à l'assiduité scolaire.

Le déplacement des jeunes « délinquants » se pratique déjà ; « mais déplacer un sauvageon ne sert à rien s'il n'est pas pris en charge par une équipe

pédagogique. Il fera le sauvageon ailleurs, c'est tout », observe un enseignant chercheur qui ajoute : « il ira en prison, puis il finira bien par en sortir. Et après ? ». La répression est nécessaire. L'éducation aussi. Un nouvel équilibre doit sûrement être trouvé. Les enfants terribles, cela ne date pas d'aujourd'hui. Dans les années cinquante, on tremblait devant les blousons noirs... Violences gratuites, haines, racismes, vandalismes, rapines... Des angelots comparés à ces *sauvageons*.

Cé koi ta vie, Kader ? Ma vie laïs cé vlà l'cadeau ! Ma reudma cé une guedin, tous les jours kan j'treren j'ai droit à un nouveau beau-père, t'as vu ça où ? Même pas à chicago t'as vu as ? En plus elle est pleine de mytho, elle s'la pète telmor. Elle attend le cinq du mois, elle va à la caisse direct le jour où la poste y'a vlà la queue et kan elle ross cé vive la france ! Vive le tiercé ! Vive le loto et vive la République ! Et après jusqu'au cinq du mois le frigo i fait la gueule et nous on tire la sucette.

Traduction : Ma vie ici c'est pas un cadeau ! Ma mère ne répond plus, elle est en dérangement. Tous les jours quand je rentre à la maison, je trouve un nouveau beau-père. En plus elle vit dans son monde, elle raconte des histoires. Son seul travail, c'est d'aller tous les cinq du mois à la poste pour retirer ses allocs, et à peine sortie elle gaspille tout son fric en jouant au tiercé et au loto, mais jusqu'au cinq du mois suivant, le frigo est au régime, et nous on doit serrer la ceinture.

Dans la téci l'amitié cé comme la millefa, cé sacré. Laïs j'ai des amis i zont le staïle, moi et eux cé mutuel. Cé des gens avec ki j'me sens vachement bien à l'aise. Même kan on t'a tout pris, le seul keutru k'on t'enlève jamais cé l'honneur d'être né. Alors repecte !

Traduction : Dans la cité, l'amitié, c'est comme la famille, c'est sacré. Ici j'ai des amis stylés. Eux et moi, c'est pour la vie. Des gens avec qui je me sens bien. On peut tout te prendre, dans la vie, tout t'enlever sauf ta fierté. Alors bats-toi pour elle.

A peine articulées, les nouvelles expressions sont désormais frappées, reformatées et rebombardées par les radios, par la pub ou les émissions de télé spécial ados. C'est Radio-France qui teste en ce moment à Toulouse une fréquence sur mesure pour lycéens, genre réplique Radio Bleue pour le troisième âge. Son nom ? Le Mouv. C'est Perrier qui l'année passée recyclait son « C'est fou ! » par un « c'est fu ! », façon *kung-fu*, avec un rappeur à l'affiche. C'est encore Arthur et son best-seller « Ta mère ». Ce fut d'ailleurs François Mitterand qui inaugura le premier la grande récup avec son « Ne dites plus *branché* mais *câblé* ».

Leur mode d'expression n'est pas imputable à leur jeunesse révoltée ou à leur mal de vivre ; il l'est aussi à la barbarie des temps. Synonyme d'échec architectural, d'échec social, d'échec à la peau mate, la banlieue véhicule une

image péjorative. Vivre en banlieue, c'est vivre au ban-du-lieu. Dans un endroit où l'on bannit les gens tout en les soumettant au contrôle de l'État et de sa bienveillance hypocrite. Condamnés à rêver devant des affiches, à s'ennuyer jusqu'à la rage comprimée, les jeunes de ces cités vivent au jour le jour, dans un *no man's land* de béton armé taggé « *No Future* », avec en prime une vue panoramique sur l'autoroute. Leur look, leurs références, leur comportement sont plus proches de ceux de Harlem que de Toulouse. Le rêve américain fonctionne, il doit demeurer inaccessible. Publiphage et télévore, en consommant les images de ce mythe sans cesse réactivé par le biais des séries télévisées, des films, de la publicité, du sport, de la musique, des vêtements et des *soft-drinks*, la génération-cité perçoit les États-Unis comme un paradis urbain, un pays où tout est possible, c'est-à-dire où tout peut arriver. Le pire, ils connaissent ; quant au meilleur, il prend la forme de réussites sociales éblouissantes à la Mike Tyson, Michael Jordan ou Tony Montana, (héros de *Scarface* de Brian de Palma, film culte des banlieues). En cherchant à intégrer les modes d'expression en vogue dans les ghettos américains, ils se recomposent une mémoire fragmentée. Mais l'adoption d'une identité importée prouve qu'ils ne possèdent plus l'identité constituée. Résultat : ils finissent par ressembler plus à leur temps qu'à leurs parents. D'autant plus que ceux qui les ont cantonnés dans cette misère sociale sont invisibles dans leur quartier. Ils sont certainement plus intéressés à spéculer sur l'euro ! Les plus proches sont tranquillement assis dans leur bureau design de directeurs de multinationales implantées sur les zones industrielles proches du Mirail. Ce qui se passe chez ces *sauvageons* ne les touche guère...

Le brassage des populations permet dès lors l'émergence de diverses variétés langagières, qui sont toutes effectivement à base française, mais sont en même temps le résultat d'une déstructuration de la langue circulante par ceux-là même qui en font usage et y introduisent des mots d'origines linguistiques très diverses. L'identité linguistique affirmée (« le français, c'est une langue, c'est pas la mienne ; l'arabe, c'est ma langue » ; « l'espagnol, c'est ma langue, mais c'est pas ce que je parle ») est elle-même fortement corrélée à l'identité ethnique. Elle va pouvoir être exprimée par les locuteurs grâce à l'utilisation de termes empruntés aux langues de leur culture d'origine. Ceci s'opère non seulement de manière intercommunautaire (étrangers et personnes issues de l'immigration versus Français de souche ; Maghrébins versus Africains versus Antillais versus Mansour Sayah

Asiatiques versus nouveaux arrivants), mais aussi par rapport à l'extérieur de la cité, du quartier où l'on réside. On note fréquemment cette tendance surtout chez les jeunes, plus particulièrement chez ceux d'origine étrangère, les *Baskets-Casquettes*, qui tiennent à se distinguer des *Costards-Cravates*, ceux qui sont en place, dans la place, à savoir ceux qui ont un mode de socialisation lié au travail alors qu'eux-mêmes s'en sentent exclus. Les sauvageons n'ont que peu d'aisance sociolinguistique pour lutter contre le processus de soustraction derrière lequel se cachent des marchés linguistiques et hiérarchisés, il leur faudrait survaloriser des langues maternelles déjà menacées, souvent tenues dans un relatif mépris social.

La langue française s'encanaille volontiers. Au siècle dernier, l'argot serait entré dans les salons par l'intermédiaire des romans de Victor Hugo et par le service militaire obligatoire. Aujourd'hui de nouveaux mots, forgés de l'autre côté des périphs, nés chez les minorités dans les banlieues, les caves du rock et du rap, les coulisses du trafic de drogue, les bistrots branchés, les cryptes informatiques, sont aspirées et diffusées par les médias et la pub, intégrés dans le langage courant et insérés dans les dictionnaires. La langue des sauvageons relève d'une double définition :

- une définition communautaire, fondée sur la territorialisation de la langue dans le cadre des banlieues ;
- une définition fonctionnelle, qui prend en compte les effets de la ville sur la langue (ici le français) et sur les rapports entre les langues. La double fonctionnalité de la ville décrite se retrouve ici : la banlieue comme facteur d'une unification linguistique et comme le lieu de conflit des langues entre le français véhiculaire porté par l'école, prescrivant des usages légitimes, et le langage des cités à visée à la fois véhiculaire (« façon de l'intégrer »), et identitaire (« sans renier ses origines, sans plier sous le joug... »).

La *tchatte* (bagout des banlieues) est en perpétuelle mutation. Souvent inventés par les *sauvageons* qui cherchent à se fabriquer un lexique incompréhensible à tous les étrangers à leur groupe (frères aînés, police, enseignants, bourgeois), ces termes sont remplacés dès qu'ils passent dans l'usage général. Ce fut le cas de *beur*, qui s'est verlanisé en *reubeu* puis a été remplacé par *seconde G* (abréviation de *seconde génération*), avant de se transformer en *seconde éjé* lorsque le terme est devenu compréhensible ; les « poètes » de la fracture sociale veillent à verrouiller leur discours. Au départ il s'agit de ce que l'on appelle des *hapax* : des mots imagés et employés par une personne puis propagés par « téléphone arabe » (la rumeur). La *tchatte* des *sauvageons* a un

rôle social, un rôle cryptique et obéit à des mécanismes inconscients. Le verlan (qui consiste à inverser les syllabes) *chétou* est à la source de ces créations, mais aussi, pour employer des termes savants, l'apocope (qui consiste à tronquer la fin d'un mot, selon un processus qui a vu l'éclosion de la *photo*, de la *télé*, du *métro*) ou l'aphérèse (qui consiste à couper le début d'un mot pour en obscurcir la signification : *caille* pour *racaille*, *dic* pour *indic*). Le reste est à mettre sur le compte d'emprunts aux langues étrangères (essentiellement l'arabe, le tsigane, les langues africaines), des libertés prises avec la grammaire (verbes employés sans complément, comme *traiter*, *assurer*, *craindre*, qui deviennent alors intransitifs), des changements de sens (*bâtard* n'est plus un enfant né hors mariage mais un individu auquel on ne peut pas faire confiance), des clins d'œil cinéphiliques (une *Fantomax* est une DS Citroën, en référence au film avec Louis de Funès).

1 Mots d'origine arabe ou berbère

<i>Ben-I-Kelb</i>	fil de chien
<i>Bzazel (s)</i>	seins
<i>Casbah</i>	maison
<i>Ilf</i>	cochon
<i>Hallouf</i>	cochon
<i>Khrourou</i>	immigré économique
<i>Gazelle</i>	femme, fille
<i>Wild qahba</i>	fil de pute
<i>Telha</i>	belle, mignonne

Des formes verlanesques peuvent aussi être formées à partir des mots arabes, ce qui est le cas par exemple pour *mirou* (européen) qui provient de l'arabe *roumi* (même sens).

2 Mots d'origine tsigane

<i>Bédo</i>	joint, cigarette de haschich
<i>Choucard</i>	bien, bon, chouette
<i>Gaval</i>	fille, jeune fille
<i>Pillav</i>	boire
<i>Schmit</i>	policier, flic

Jean-Pierre Goudailler, voit dans cette « interlangue » la manifestation d'une révolte, une façon de dire « des maux » chez des individus en situation d'échec scolaire, ressentant un sentiment d'exclusion. Ils tordent la langue dans tous les sens, la modifient, la malaxent, la façonnent à leur image pour qu'elle devienne

leur langue.² Cette opération a évidemment une fonction ludique et accouche de termes savoureux. Exemples

Carte bleue fille sans poitrine
avec ce dérivé « cette meuf est tellement plate qu'on peut la faxer »
Avoir les obispos être énervé
référence au chanteur Pascal Obispo, trop *clean* pour les jeunes des cités
Un Bounty un noir qui veut à tout prix ressembler à un blanc
référence à la friandise de noix de coco, enrobée de chocolat
Transpirer sa race avoir très peur

Sans oublier la litanie des termes désignant une fille : *belette, fatma, gazelle, tirma, raclatte*.

L'aphérèse prend cependant de plus en plus d'importance par rapport à l'apocope ; sur ce point précis, les langues des sauvages se différencient très nettement du français circulant. L'aphérèse est bien souvent accompagnée d'un redoublement syllabique de type hypocoristique :

<i>blème</i>	problème
<i>caille</i>	racaille
<i>dwich</i>	sandwich
<i>fan</i> ou <i>fanfan</i>	en
<i>zic</i> ou <i>ziczic</i>	musique
<i>zon</i> ou <i>zonzon</i>	prison

3 Mots d'origine africaine

A titre d'exemples on peut citer pour ce qui est des mots provenant des difficultés des différents dialectes africains les exemples suivants qui alimentent en proportions plus ou moins importantes la langue française circulante :

<i>Go</i>	déformation phonétique de l'anglais <i>girl</i>
<i>Gorette</i>	filles
<i>Makoumé</i>	homosexuel

Recenser des mots sans prendre en considération les contextes dans lesquels ils sont employés apparaît comme un procédé vide de sens. C'est s'attacher une fois de plus à la forme, pas au fond. Ces jargonautes ont recours à des thèmes qui reprennent des scènes de leur vie quotidienne et qu'ils développent à la façon de mini-scénarios. Cette façon de penser et de s'exprimer se nourrit d'un humour inspiré des détournements de situations, auquel s'ajoutent une perception peu orthodoxe et toute personnelle du français, mais aussi du monde qui les entoure.

² J.P. Goudailler, *Comment tu tchatches* (Paris, Maisonneuve et Larose, 1997): 15.

Compte tenu de l'usure rapide d'un grand nombre de mots dont une des caractéristiques est d'être éphémères les locuteurs vont devoir mettre en œuvre des procédés multiples pour pouvoir pallier cette usure par un renouvellement constant du lexique. « C'est ce qu'ils font plus particulièrement pour les grandes thématiques citées et ils vont de ce fait créer dans leur parler tout un réseau de synonymes et de polysèmes qui sont la conséquence directe du recours illimité à des procédés divers de création lexicale, dans le but de permettre à ces parlers de remplir leurs fonctions, plus particulièrement identitaire »³ Un réfugié politique tunisien résidant dans le quartier depuis bientôt dix ans nous a confié : « Ici, gentillesse égale faiblesse. Si t'es trop gentil, tout le monde va essayer de t'arnaquer. Il n'y a plus de respect. Les petits prennent modèle sur les grands et les copient pour faire genre : *x* et *y*, se regroupent en bande pour jouer les durs, Pipo a laissé sa peau. »⁴ A force de regarder les séries américaines à la télévision ils sont tous sous influence ; ils sont tellement pollués qu'ils vont jusqu'à baptiser leurs gangs avec des noms de jeux vidéo. Leur seule ambition c'est de devenir comme Tapie ou Mesrine.

4 Accord, pas d'accord

Une habitude qui tend à se développer est celle de conjuguer à la française des verbes d'origine étrangère. Exemple : *jalas* (le *j* se prononce comme la jota espagnole) signifie *vendre* en berbère et se conjugue comme un verbe du premier groupe : *je jalas, tu jalas, nous jalassons, vous jalassez, ils jalassent*. Contrairement au français, en *céfran*, l'exception confirme rarement la règle. Ainsi, *dire* à la deuxième personne du pluriel n'est pas *vous dites* mais *vous disez*. A noter pour les puristes : à l'écrit, les verbes *s'en foutre* et *se balader* font désormais partie du paysage rédactionnel et l'emploi du passé simple est à ce point une torture qu'il est systématiquement remplacé par l'imparfait. Décidément, ce passé simple n'est pas simple à passer du tout ! Les terminaisons en *-ai* à la première personne du singulier, font bien plus chic et plus seyantes en *a*. Exemple : *j'aima. Qui l'eût crâ ! Euk scuse... qui l'ai cru !*

Abracadabri abracadabra, par un tour de magie, le verbe transitif *gruger* devient un verbe du deuxième groupe et se conjugue comme tel. Tandis que le verbe *aller* au présent va très loin puisqu'il devient *j'alla, tu vas, il va, vous allez*,

³ Goudailler, *Comment tu tchatches* : 17.

⁴ Pipo : Habib est un jeune de la cité Bagatelle, quartier de Toulouse, tué par un policier en novembre 1998 alors qu'il était en train de voler une voiture.

ils vont, que j'alle, que tu alles, qu'on alle. Le verbe *s'asseoir* à l'infinitif, devient *s'assir*, si l'on déduit l'infinitif par rapport à l'impératif *assis-toi, assoyez-vous*, et se conjugue au présent comme le verbe *voir* ou *croire* : *je m'assoie, on s'assoie / je voye, tu voyes, il voye, / je croye, tu croyes, il croye, ils croiyent.* En ce qui concerne le verbe irrégulier *se souvenir*, il devient *se souvenier*, et à la troisième personne du pluriel : *ils se souvenèrent..* « Lorsqu'on se trouve confronté à un verbe dont on ignore le groupe ou les irrégularités, la provenance ou la définition, on cherche à l'oreille instantanément la ressemblance avec un autre verbe, on l'emploie à l'infinitif ou on le verlanise ».⁵ Dominées dans et par une double relation de subordination — celle qui les lie à la langue française et celle qui les lie à la langue arabe — les pratiques langagières des *sauvageons* semblent en effet tirer de cette même situation minoritaire leur pouvoir de regrouper les volontés de construction identitaire. Ainsi une locutrice s'emploie à nous convaincre de l'interprétation communautaire de la signification sociale du *métissage linguistique*, du développement certain d'une solidarité : « On mélange les mots parce que c'est devenu une habitude. Pour la plupart des jeunes issus des pays du Maghreb, c'est une identification par rapport aux autres, une façon de parler courante mais je me considère autant Française qu'Arabe car ma culture est semi-française—semi-arabe ».

Conclusion

Au-delà des mots de la dérision et des galères, la tchatche des *sauvageons*, ce français à l'envers et de travers, est une réalité à laquelle il n'est plus possible d'échapper en cette fin de siècle. Il est en passe de devenir un véritable phénomène de société, intéressant autant les linguistes que les sociologues, qui vont y puiser sans cesse de nouvelles expressions pour renouveler leur langage. Tout apprécier sous prétexte que sous l'étiquette on peut lire en gros « made in banlieue » est aussi stupide que de crier au chef-d'œuvre après avoir lu la signature de l'artiste. Cette interlangue, véritable structure hétérogène aux facettes multiples devient dès lors l'outil de communication des jeunes qui considèrent à tort ou à raison être au ban du lieu, de la société et de ses relais habituels, de la langue circulante. Faut-il alors comprendre que les tenants de la génération du baby-boom qui ont inventé « le statut jeune » exigent d'en être encore et encore les porte-paroles et les mannequins attitrés ? Qu'ils auraient donc besoin d'une

⁵ M. Sayah « Le langage du clan » *Cahiers* 3.3 (autumn 1997) : 24.

cure permanente de jouvence, d'une perfusion de mots et des formules *basquettes-casquettes* qui sont autant de signes distinctifs de ce magistère jeuniste ? Sauf que ces prélèvements répétés dans les dicos verlanisés et métissés semblent épuiser les tchatteurs créatifs qui ne suivent plus qu'à reculons.

Même débité en rafales, le parler des sauvageons ne suit plus la démarche qu'avec difficulté. La pub, les télés et les radios guettent, sollicitent et récupèrent désormais la plupart des expressions nouvelles, les dictionnaires des tchatteurs contemporains se succèdent à leur rythme accéléré... Comme si les quadras et les quinquas s'ennuyaient ferme dans leur *Petit Larousse*. Comme si par jeunisme invétéré il leur fallait toujours être les porte-paroles du « peuple jeune » qu'ils inventèrent jadis. Il est facile de condamner toutes les nouveautés par principe. Il est plus amusant, plus utile aussi de tenter un tri. Il faut savoir jeter gaiement du lest ! Ceux qui craignent le déferlement de l'anglo-saxon devraient se garder de condamner l'apparition de nouveaux mots français ou de nouveaux sens. Le langage des sauvageons a une fonction d'abord identitaire : il s'oppose et trace une frontière. Or cet enchâssement de l'argot dans la langue a nécessairement une contrepartie sociale voire une contrepartie linguistique d'un phénomène social. Toutefois il ne faut pas oublier que beaucoup de locuteurs font un usage, du moins de manière passive, de parlars de type sémitique, ce qui ne peut pas être sans aucune répercussion sur leurs mode d'appropriation de la langue française. De plus, rien n'empêche ces *sauvageons* de marquer ainsi leur identité dans la langue, compte tenu de l'importance de la fonction identitaire. Ils ont l'espoir d'aboutir à la formation d'une mentalité, d'une sensibilité qui ne peuvent plus être ni celles d'un *Français* ni celles d'un *immigré*. Les jeunes s'identifient dans ce mode d'expression... c'est un truc bien à eux, ils se retrouvent dedans. « On en a marre de parler français des Gaulois et des petits bourges », nous a confié un sauvageon privé de loisir et de désir originaire de Bagatelle.

Références bibliographiques

- Bos, P (1995) *Langues du Maroc, Aspects linguistiques dans un contexte minoritaire* Til burg University
 Bouchaux, A (1988) « Et si l'argot était pudique ? » *Documents de travail du Centre d'Argotologie* Paris V–Sorbonne n° VIII déc
 Boudard, A (1974) *L'hôpital* Paris, Gallimard, Folio
 Boudard, A (1990) « Une langue au cabinet noir ». Préface du *Dictionnaire érotique moderne* d'Alfred Delveau Paris, Les Éditions 1900

- Boudard, A et Luc Etienne (1990) *La méthode à Mimile* Paris, Le pré aux Clercs (réédition)
- Dabene, L & Billiez, J (1987) « Le parler des jeunes issus de l'immigration » dans Vermes G & Boutet, J. (Dir) (1987) tome 2 : 62–77
- Goudailler, J.P (1996) « Les mots de la fracture linguistique » *Revue des deux mondes* mars.
- Goudailler, J.P (1997) *Comment tu tchatches* Paris, Maisonneuve et Larose
- Ludi, G (1987) *Devenir bilingue, parler bilingue, Actes du deuxième colloque sur le bilinguisme du 20 au 22 septembre 1984, Université de Neuchâtel* Tübingen, Niemeyer
- Ludi, G (1989) « Migration interne et intégration linguistique. Vers une étude de diglossie intrafamiliale dans un état multilingue basé sur le principe territorial » dans Gretler A. et alii (1989) :175-190
- Mackey, W.F (1976) *Bilinguisme et contact des langues* Paris, Klincksiek
- Mandelbaum-Reiner, Françoise (1991) « Suffixation gratuite et signalétique textuelle de l'argot » *Langue française* n° 90 mai : 106–112
- Mandelbaum-Reiner, Françoise (1991) « Secrets de bouchers et largonji des louchébèm » *Langage et société* n° 56 juin : 21–49
- Mandelbaum-Reiner, Françoise (1992) « La désargotisation » *Documents de travail* du Centre d'Argotologie de l'UFR de linguistique générale et appliquée de Paris v–Sorbonne novembre n° XIII–XIV
- Poplack, S (1988) « Conséquences linguistiques du contact des langues, un modèle d'analyse variationniste » *Langage et Société* n° 43 : 23–48
- Rebaudières-Paty, M (1987) « Etude des marques identificatoires dans le langage de familles immigrées de différentes origines, dans le bassin houiller lorrain » dans Ludi G. (De) (1987) Tübingen, Niemeyer : 191–209
- Sayah M (1997) « Le langage du clan » *Cahiers* 3.3 : 15–25
- Sayah, M (1999) « Le français des basquets-casquettes » *Cahiers* 5.1 : 27–36
- Slimani-Direche, K (1992) « Le terrain associatif berbère : un signe de régénérescence culturelle ? » *Etudes et Documents Berbères* 9 : 233–240
- Spliethoff, F (1996) *Second language acquisition in Europe* Shertogenbosch, K.P.C
- Taleb-Ibrahimi, K (1995) *Les Algériens et leurs langues* Alger, Ed. El Hikma
- Thibalat, M (1995) *Faire France, une enquête sur les immigrés et leurs enfants* Paris, La Découverte

Mansour Sayah

Université de Toulouse le Mirail, France